

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'ÉCHO

DU CABINET DE LECTURE PAROISSIAL DE MONTREAL,

PARAISSANT LE 1er ET LE 3me JEUDI DE CHAQUE MOIS.

LE PROCHAIN NUMÉRO PARAÎTRA DONC LE 2 FÉVRIER.

Volume II.

Montréal, (Bas-Canada,) 19 Janvier 1860.

No. 2.

SOMMAIRE:—Chronique de la quinzaine.—Inauguration du nouveau Cabinet de Lecture paroissial.—Historique des bibliothèques paroissiales.—Singularités du nombre 9.—Séance littéraire au collège de Montréal.—Thèses philosophiques au collège Ste. Marie.—Ne touchez pas au Pape.—Le protestant et les Images.—Lettre de M. A. D. H... à une de ses amies, sur une fête au pensionnat.—N... où on sans argent pour payer son déjeuner.—Délicatesse et probité unies à la misère.—Bazar.—La Femme (poésie.)

AVIS IMPORTANT.

Ceux des abonnés de l'*Echo* qui n'ont pas encore payé leur abonnement pour l'année 1859, sont instamment priés de faire parvenir ce qu'ils doivent encore, à M. Jean Thibaudeau, au Cabinet de Lecture Paroissial, petite rue St. Joseph, No. 23, en face de l'HOTEL-D'EU, ou à MM. Plinguet et Cie., tous autorisés à en donner quittance.

Chronique de la Quinzaine.

Succès des Espagnols dans le Maroc.—Espérances des Amis du Saint Siège.—Mort édifiante d'un chrétien illustre, M. Lenormand.—Les bonnes œuvres du Maréchal Vaillant.—Les Accroissements de l'Eglise en Amérique.—Le Dr. Cabill à New-York et le Dr. Ives à Montréal.

S'il est un peuple qui mérite l'admiration, les vœux, les sympathies de tous les catholiques, c'est la grande et religieuse nation espagnole.

Qui ne connaît l'énergie et le dévouement avec lesquels elle a constamment travaillé à la civilisation chrétienne; ses œuvres sont l'une des gloires les plus admirables de la sainte Eglise de Dieu.

Cependant, après avoir donné les plus grands Saints à l'Eglise, aux Ordres Religieux les plus grandes illustrations, les plus grands noms aux œuvres du gouvernement, de la politique, de la guerre, de la littérature, de tous les arts, la peinture, la musique et la poésie, ce grand peuple a semblé un instant comme fatigué et épuisé, et comme livré à un sommeil profond; mais réjouissons-nous, car nous avons à assister à son réveil.

Non, l'Espagne n'est pas une nation morte; la patrie des Cid, de Gonzalve et des Ximénès n'est-elle pas aussi la patrie des Donoso-Cortès, des Balmès ?

Elle vient de jeter son cri de guerre; et à peine s'est-elle mise en marche qu'elle est tombée comme la foudre sur les ennemis du nom chrétien. A chaque rencontre les Maures ont été complètement battus, et l'armée espagnole a magnifiquement soutenu la supériorité des troupes européennes. Déjà plus de 5,000 Maures sont hors de combat, tandis que les Espagnols n'ont éprouvé en comparaison que des pertes insignifiantes. Le *Chasseur Andaloux*, par son élan, sa vivacité et sa précision, rappelle, dit-on, le *Chasseur de Vincennes*.

Ceuta, ville du littoral de l'Afrique, possession espagnole depuis trois siècles, position admirable qui domine le *Détroit de Gibraltar*, était attaquée et serrée de près par les Maures; mais elle est déjà délivrée de ses assaillants, et l'armée espagnole a formé à l'entour un camp redoutable.

Aussi, l'enthousiasme ne fait que grandir en Espagne, et les ovations faites aux premiers soldats blessés, surpassent tout ce qu'on peut en dire.

Nous nous arrêtons avec bonheur sur ces détails, car on nous a dit trop souvent que les nations catholiques n'avaient su garder autre chose que leur foi, et qu'elles étaient sans force, sans énergie, sans industrie et sans génie.

Que de considérations ont été faites à ce sujet; que d'assertions aussi triomphantes que gratuites; que de conclusions sans fin tirées à cette occasion! mais les événements récents ont dû modifier bien des manières de voir. Les expositions de l'industrie ont donné une première réponse; les champs de la Crimée en ont fourni une seconde; nous croyons que l'Espagne va nous en donner une troisième; et, plaise à Dieu, que bientôt l'Italie, revenue de ses rêves et de ses illusions, cherche sa grandeur et son progrès en celui qui est la colonne et l'appui de la société.

Il est curieux de rapprocher ce qui se passe maintenant en Espagne, d'une parole remarquable proférée, il y a près de dix ans, par l'un des hommes les plus éminents du parti catholique en France, c'est Frédéric Ozanam, mort dans toute la force de son talent, et

dans la première ardeur de son zèle pour la Vérité ; dans les derniers jours de sa vie, menacé pour sa santé, il était allé chercher du repos et du soulagement sous le beau ciel de l'Espagne, et, en le quittant, voici les adieux qu'il lui adressa :

“ L'Espagne a fait avec le St. Siège une paix bonne et sage ; elle a noblement défendu son indépendance contre les peuples étrangers qui voulaient la mettre en tutelle ; elle a montré comment on peut maintenir l'Autorité sans étouffer les libertés publiques ; il lui reste à reprendre son rôle parmi les grandes puissances chrétiennes. Qu'elle protège l'Italie, qu'elle n'oublie pas l'Amérique, qu'elle veille sur l'Afrique. Les Espagnols justifient leurs combats de taureaux, comme une école de courage pour leurs soldats ; ils ont à leur portée une meilleure école ; les Côtes du Maroc leur sont promises ; et leur armée se retremperait dans la croisade civilisatrice qui achèverait de faire de la Méditerranée un lac chrétien.”

C'est avec bonheur que nous voyons le vœu de l'illustre Ozanam se réaliser ; que Dieu vienne en aide à la catholique Espagne et continue ce qui a été si heureusement commencé.

Mais tournons nos regards vers l'Italie.

Certains symptômes nous paraissent favorables ; une triste et douloureuse expérience a éclairé les peuples sur leurs véritables intérêts. Les Nations fidèles au St.-Siège sont assez fortes et assez nombreuses pour défendre ses droits les plus légitimes et les plus incontestables. La majorité des ambassadeurs réunis à Paris sera, il faut l'espérer, pour le Souverain Pontife. Le Prince de la Cour d'Auvergne, frère d'un Prélat distingué qui est lui-même représentant de l'Eglise de France à Rome, vient d'être dernièrement adjoint au Congrès. Aujourd'hui, les souverains catholiques sont plus unis qu'ils ne l'ont jamais été, comme si Dieu avait ainsi tourné les cœurs pour les amener d'avance à ses desseins. Enfin, tandis que les journaux français nous disent que dernièrement l'empereur avait accueilli le Nonce avec des témoignages encore plus particuliers de déférence et de respect, d'autres correspondances venues de Rome ajoutent que le Souverain Pontife, dans des conversations intimes, avait manifesté une paix admirable, une tranquillité complète, et l'espérance que les événements allaient tourner pour le bien de l'Eglise et pour la satisfaction de tous les cœurs chrétiens.

Le parti Catholique a perdu en France un de ses chefs les plus dévoués. Charles Lenormand, membre de l'Académie des Inscriptions, directeur du cabinet des médailles, ancien professeur à la Sorbonne et directeur de la rédaction du *Correspondant*, a été enlevé après une courte maladie, dans un voyage qu'il avait été faire à Athènes.

Le nom de M. Lenormand se rattache à tous les événements religieux en France, depuis vingt-deux ans environ. Dès sa jeunesse, il avait montré des

qualités éminentes comme historien et comme archéologue, et après avoir été attaché à la direction des *Beaux-Arts* pendant quelque temps, M. Guizot, devant quitter la chaire de la Sorbonne pour occuper un poste élevé dans la politique, le choisit pour son successeur, bien éloigné de prévoir quel défenseur il allait donner à l'Eglise. C'est alors que M. Lenormand, resté jusqu'alors assez indifférent aux vérités religieuses, fut amené et par ses études et par sa pieuse compagne à examiner les motifs et les preuves de sa foi. Bientôt cette étude consciencieuse fit une telle impression sur son esprit et sur son cœur que non seulement il devint chrétien pratiquant, mais encore un véritable apôtre de la foi catholique, au milieu de la jeunesse et des étudiants de Paris. Dès ce moment son cœur, jusque-là exclusivement consacré aux problèmes les plus arides de la science historique, devint une prédication permanente d'entraînement de feu et de vie.

Entouré d'une nombreuse jeunesse, il démontra d'abord ce que le monde avait gagné à la propagation de l'Evangile ; puis, parcourant la suite des siècles, il en fit ressortir l'action de l'Eglise avec un talent qui l'éleva au niveau des plus habiles professeurs dont la voix ait jamais retenti dans la Sorbonne et dans le collège de France.

La vigueur et la franchise de sa parole lui gagnèrent tous les cœurs ; aussi une nombreuse jeunesse se pressait-elle autour de sa chaire pour suivre ses cours. Il contribua puissamment aux mouvements religieux qui, commencés par les prédictions du Père Lacordaire et du P. de Ravignan, finirent par triompher et remporter la victoire après les événements de 1848.

M. Lenormand, après sa conversion, avait laissé des amis partout, dans les sciences, dans l'industrie et dans les arts ; aussi, à son enterrement, qui eut lieu à St.-Sulpice, on voyait réunis autour de son cercueil, dans une peine commune, bien des talents et des illustrations malheureusement divisés sur certains points essentiels. Espérons que ces grandes leçons de la mort n'auront pas été inutiles pour plusieurs ; ces réunions autour du cercueil d'un savant, d'un chrétien, sont très propres à faire faire de profondes réflexions.

Mais Dieu, toujours bon pour son Eglise, vient de la consoler de cette perte par la vocation sublime de M. le Baron de Menneval, ambassadeur de France à Munich. Ce personnage, un des membres les plus distingués du corps diplomatique, ayant eu la douleur de perdre son épouse, une des dames d'honneur de l'impératrice, vient de renoncer à toutes les grandeurs du monde et à la carrière brillante où il était déjà si haut placé, pour consacrer à la cause de l'Eglise ses talents, sa fortune et sa vie. Il est parti pour Rome, afin de se préparer à recevoir un jour le sacerdoce. Puisse ce noble exemple exercer une heureuse influence sur les hautes classes de la société et leur faire comprendre et estimer les intérêts de l'Eternité.

Le maréchal Vaillant, si connu par son génie militaire, par sa noble et religieuse simplicité, est invinciblement fidèle à ses admirables principes. Voici ce qu'il écrivait dernièrement du Quartier-Général de l'armée d'Italie, dont il est le commandant en chef :

“ M. le Curé,

“ *Sous le beau ciel de l'Italie*, nous jouissons de la température la plus douce, mais cela ne me fait pas oublier que *vos pauvres* doivent avoir très froid à Dijon: acceptez donc, pour eux, les *trois mille francs* que je vous envoie, avec le témoignage du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc., etc.,

“ Signé : MARÉCHAL VAILLANT.”

Eh bien ! chers lecteurs, auriez-vous cru que, sous ces poitrines de fer, la gloire et la défense assurée de l'Eglise comme de la France, on peut trouver tant de tendresse et de charité ?

Après avoir parlé des progrès de la vérité religieuse dans les Etats européens, nous ne devons pas oublier ce qui se passe près de nous et au milieu de nous. L'*Univers* vient de donner un intéressant tableau de la situation prospère de la Religion dans l'Amérique du Nord et en particulier dans la domination britannique. De son côté, l'*Almanach Catholique des Etats-Unis* nous fait voir, par la comparaison de ce qui existe aujourd'hui avec ce qui existait il y a quelques années, les rapides progrès que la Religion a faits dans la grande République voisine. Mais les chiffres parleront plus haut que les paroles. Voici donc le tableau que nous empruntons au *Montreal Transcript* :

	Provinces.	Diocés.	Evêques.	Prêtres.	Eglises et Chap.	Inst. eccl.
1808....	1	1	2	68	80	2
1830....	1	11	10	232	230	9
1840....	1	16	17	483	912	13
1850....	3	27	27	1081	1578	29
1860....	7	43	49	2235	3513	48

3 Vic. Apost.

Chers lecteurs, quel est le cœur fidèle qui ne battrait de joie, en voyant cet accroissement si rapide et si considérable ! cependant, faisons encore des vœux pour obtenir du Père de la grande famille catholique d'envoyer, dans cette partie de l'Amérique, de nouveaux pasteurs selon son cœur pour aider ceux qui y travaillent déjà avec tant de zèle et de dévouement ; car la population catholique augmente chaque année dans une proportion bien plus grande encore que le nombre de ses pasteurs. A la vue de cette belle et abondante moisson qui blanchit, ils réclament vivement des auxiliaires pour la recueillir : *Messis quidem multa, operarii autem pauci*.

Puissent le passage et la parole du Dr. Cahill, dans les principales villes des Etats-Unis, avoir les plus heureux résultats ! Ce Docteur, l'une des gloires de l'Irlande, a été accueilli à New-York, avec enthousiasme, par la population catholique. Il continuera de donner en Amérique, toute cette année, des sermons et des lectures, et Montréal aura l'avantage de le voir et de l'entendre vers le mois d'octobre ou de novembre. Que ceux qui aiment la science profonde, la verve inépuisable, le sentiment et la passion de l'orateur, se réjouissent de cette bonne nouvelle,

car toutes ces qualités se trouvent réunies dans l'illustre et savant Docteur. Pamphlétaire inépuisable et toujours original, il est aussi habile lecteur que prédicateur distingué.

En attendant, Montréal a possédé ces jours derniers, le Dr. Ives. Quoique le monde ne retentisse pas aussi souvent de son nom, cependant, dans ses lectures, il a pleinement satisfait son auditoire : il a montré une science profonde et la plus noble dignité. Il a si bien captivé l'attention et excité tour-à-tour l'intérêt, l'attrait et l'enthousiasme, que nous ne saurions souhaiter un plus brillant succès à tout savant ou à tout orateur qui se présentera à cette belle tribune de l'Association Catholique. Honneur donc à cette Institution pour l'heureux choix qu'elle a su faire dans la personne du Dr. Ives ! Elle ne pouvait mieux inaugurer le cours de ses séances pendant l'année 1860.

Enfin, en terminant, nous voulions parler des belles séances littéraires et académiques des collèges de Montréal et de Ste.-Marie, et du Pensionnat de la Congrégation de Notre-Dame, mais nous laissons ce plaisir à des plumes plus légères et plus habiles ; et nous renvoyons nos lecteurs aux comptes-rendus et aux analyses qui se trouvent dans les pages suivantes de l'*Echo*. Nous prions ici les vénérables et dignes chefs des collèges et des pensionnats de notre belle province du Bas-Canada de vouloir bien nous honorer des travaux littéraires et des comptes-rendus des fêtes de leurs Etablissements. Tout en contribuant à rendre notre publication plus intéressante et plus attrayante pour nos bienveillants abonnés, il nous semble que l'émulation y trouverait un puissant auxiliaire.

Inauguration Solennelle du Nouveau Cabinet de Lecture Paroissial.

Le 17 janvier 1860 fera époque dans les Annales du Cabinet de Lecture Paroissial. Jamais peut-être il ne verra de jour plus beau que celui de son Inauguration, quelque brillant que soit son avenir.

De bonne heure les flots empressés d'une foule compacte se pressaient aux abords de la nouvelle construction de la rue Notre-Dame.

Près de deux mille personnes se pressaient, s'entassaient dans la vaste Salle que les Directeurs ecclésiastiques et laïques aussi zélés qu'infatigables du Cabinet de Lecture paroissial, ouvraient pour la première fois au public. Nous disons s'entassaient, car tous les vides étaient comblés. Les Dames avaient peine à trouver des sièges et les hommes étaient condamnés à demeurer debout toute la séance ; les escaliers, les embrasures des fenêtres, les marches de la tribune, enfin jusqu'au plus petit coin d'où l'on avait espérance de voir et d'entendre, tout était occupé, et c'était un grand spectacle que celui de cette foule immense, *qui ondoyait*, selon la riche expression de l'honorable Surintendant de l'éducation, *comme les vagues montueu-*

ses de la mer, ou comme les épis courbés par le vent au temps de la moisson.

De longtemps on n'a pas vu plus noble assistance et plus de personnages illustres, réunis dans une seule soirée : NN. SS. les Evêques de Montréal et de Cydonia ; le Révd. Messire Granet, supérieur du Séminaire ; son Honneur le Maire de Montréal ; les hon. Guy, Chauveau, Papineau, Loranger, Dorion ; le Rév. P. Vignon, sup. des Jésuites ; le Rév. P. Aubert, sup. des Oblats ; les supérieurs et directeurs des Collèges de Montréal, de Ste. Thérèse, de l'Assomption ; un clergé nombreux venu de tous les points de la province, l'élite de la belle société de Montréal et les présidents de presque toutes les institutions de la ville.

La séance devait s'ouvrir à sept heures et demie, mais il a fallu longtemps avant que les flots agités de cette mer se calmassent. Et pourtant le calme se fit, et les Orateurs montèrent à la Tribune. Nous ne dirons rien aujourd'hui de leur éloquence, ni de leurs discours ; car, avec l'aide bienveillant de l'habile sténographe, M. Coursolles, nous espérons publier successivement tous les discours qui ont été prononcés dans cette soirée mémorable. Le Rév. M. Granet, supérieur du Séminaire, ouvrit la séance et félicita Montréal ; les membres du comité de construction du Cabinet de Lecture Paroissial ; les Dames et les Demoiselles du dernier Bazar ; le Cercle Littéraire ; les pensionnaires de la Congrégation de Notre-Dame et du Sacré Cœur ; et tous les citoyens généreux qui ont apposé leurs noms aux listes de souscription : d'avoir, par leur commun concours, élevé un Temple si magnifique à la Religion, aux Lettres, aux Sciences et aux Beaux Arts.

Dans cette distribution de remerciements et d'actions de grâce, l'humble supérieur n'oublia que le Séminaire ; mais les Orateurs qui suivirent remplirent magnifiquement et glorieusement cette lacune.

Toutes ces bouches éloquents laissèrent pleuvoir, pendant toute la soirée, une rosée abondante de bénédictions sur le Séminaire de St. Sulpice de Montréal.

Au Rév. Messire Granet succédèrent l'honorable Surintendant de l'Education et le Rév. P. Vignon, supérieur du collège de Ste. Marie. Dire qu'ils nous charmèrent, ce n'est rien apprendre de nouveau à nos lecteurs, qui savent bien que ces nobles Orateurs ne peuvent parler sans se faire admirer.

Vint ensuite l'Hon. Loranger, le cœur plein d'émotions, de grandes idées et de nobles sentiments ; son âme surabondait, car il aime son pays. Il était trop heureux de voir un si noble monument élevé à sa gloire. L'émotion fut si grande que la parole lui fit défaut ; obligé de descendre un instant, il remonta ensuite, présenta ses excuses à l'assemblée, reprit quelques passages de l'éloquent et de l'immense discours qu'il avait préparé, et pour pénitence s'imposa l'obligation de nous récompenser à la prochaine séance

de d'une longue et éloquente lecture. Les applaudissements ne lui furent pas épargnés.

Après que l'hon. T. J. J. Loranger eut quitté la tribune, l'hon. Louis Joseph Papineau ne put résister à l'appel réitéré que l'assemblée lui adressa. Venu, dit-il, pour entendre les orateurs qui devaient porter la parole, et ne présumant pas être sollicité à la porter moi-même, je serai forcé d'avoir recours au langage de la conversation pour exprimer les émotions que j'éprouve. Cependant, cette parole toujours éloquente, les souvenirs historiques qu'elle rappela, et les sentiments religieux et patriotiques qu'elle exprima avec tant de dignité et de noblesse, enlevèrent les applaudissements unanimes de l'immense auditoire.

Et chaque orateur qui passa ensuite vint déposer sa couronne sur le front majestueux de ce vieillard vénérable.

M. Cherrier, l'hon. Dorion, le R. P. Aubert, supérieur des Oblats, M. Senécal, président du Cercle Littéraire, occupèrent successivement la tribune, au grand contentement de tous leurs auditeurs, à l'honneur de la Religion et de la Patrie, et à leur propre gloire.

Mgr. de Montréal vint clore la séance et apporter sa parole de grâces, comme un patriarche vénéré et auguste qui, le soir avant de se séparer de sa famille et d'aller prendre son repos, étend ses mains sur ses enfants chéris et les bénit.

MM. les présidents de la St. Jean-Baptiste et de l'Institut-Canadien-Français, M. Morin, M. P. P. invités à adresser la parole, n'ont pu se rendre à l'assemblée pour des affaires urgentes.

Deux artistes distingués, bien connus, MM. Labelle et Gauthier, MM. Smith et Ducharme fils, avaient offert, pour les agréments de la soirée, le concours de leur beau talent musical. M. Bourassa, accompagné de M. Labelle, au piano, nous chanta la pièce suivante :

AIR : *Partant pour la Syrie.*

REFRAIN.

Viens, JEUNESSE chérie,
Digne d'un noble accueil,
De ta belle PATRIE
Sois l'espoir et l'orgueil.

Notre Littérature,
En sortant du berceau,
A sa gloire inauguré
Un théâtre nouveau.
Viens, etc.

C'est dans ce sanctuaire
Qu'élevant ton autel,
CANADA LITTÉRAIRE,
Tu dois vivre immortel.
Viens, etc.

Quelle immense carrière
S'ouvre ici devant nous !
De la gloire étrangère
Ne soyons plus jaloux.
Viens, etc.

La sublime science
S'unissant aux beaux arts,
Va, par son alliance,
Ravir tous les regards.
Viens, etc.

Orateurs et poètes,
Vos succès éclatants
Montrèrent que vous êtes
Dignes de notre temps.
Viens, etc.

Peintres de la nature,
Étalez vos tableaux,
Musique, architecture,
Faites-nous vos cadeaux.
Viens, etc.

Que la foi tutélaire,
Vous prenant par la main,
Vous guide et vous éclaire
Tout le long du chemin.
Viens, etc.

Et dans les jours de crise,
Inséparables sœurs,
La Patrie et l'Église
Auront des défenseurs.
Viens, etc.

Le succès de ces MM. fut des plus brillants. Nous voudrions être artistes comme eux pour rendre justice à leur incontestable mérite. L'auditoire qu'ils ont enchanté, leur conserve bon souvenir du plaisir qu'ils lui ont procuré. Espérons que ce ne sera pas la dernière fois.

M. Craig avait bien voulu prêter pour cette circonstance un magnifique piano, pour lequel il est patenté. Nous prions tous ces messieurs de recevoir nos sincères remerciements.

Il était près de onze heures quand la foule se dispersa, et les moments avaient paru bien courts.

Voilà donc l'œuvre du Cabinet de Lecture Paroissial assise sur des bases solides, sur la vérité et sur des assises de pierres indestructibles, selon l'éloquente expression de Mgr. de Montréal; car elle a pour protecteur, à son berceau, la RELIGION et la PATRIE, et les sympathies de toutes les grandes âmes, de tous les cœurs qui soupirent après la prospérité intellectuelle du Canada. Elle va grandir et prospérer. Le concours de tous les talents ne peut lui faire défaut. Attacher son nom au frontispice du Cabinet Paroissial de Montréal, c'est le donner à l'IMMORTALITÉ.

Nous aurions vivement désiré mettre aujourd'hui sous les yeux de nos lecteurs quelques-uns des discours prononcés pour l'inauguration du Cabinet de Lecture; mais pour cela il aurait fallu retarder l'expédition de l'*Echo*; et nous nous sommes fait une loi de ne jamais le faire.

ŒUVRE DES BONS LIVRES.

ARTICLE 2^{ME}.

Historique de l'Œuvre des Bons Livres et des Bibliothèques paroissiales.

Il sera sans doute d'un grand intérêt et d'un puissant encouragement pour nos lecteurs de connaître l'origine et les progrès de l'Œuvre des bons livres. Le zèle de ceux qui l'ont fondée, leurs efforts généreux pour lutter contre un des fléaux les plus désolants et les plus funestes de notre époque, la contagion des mauvais livres; le bien qu'ils sont déjà parvenus à opérer; tous ces détails, ne doivent-ils pas être pour nous un sujet de consolation, d'espérance pour l'avenir, et inspirer à ceux qui le peuvent, le désir de s'associer efficacement à une œuvre si belle, si éminemment utile? L'influence de la lecture sur la paix et le bonheur des sociétés, comme des individus, est appréciée de toute personne douée d'un jugement sain; et il n'y a guère qu'un homme dépourvu de raison ou gâté par le vice, qui puisse voir sans frémir un livre impie ou immoral entre les mains de son épouse, de ses enfants, et de ses serviteurs.

Nous pourrions envoyer ceux qui favorisent ou qui permettent de semblables lectures, à l'école de Diderot lui-même, qui, saisissant un jour un de ses propres ouvrages dans les mains de sa fille, l'en arracha avec colère et lui défendit sévèrement d'en ouvrir jamais de pareils. Jean-Jaques Rousseau, qui, certes,

devait aussi en connaître tout le venin, nous a laissé cette parole mémorable, digne d'être méditée et si tristement vérifiée par une malheureuse expérience: "*Jamais fille chaste n'a lu de romans.*" Ne devons-nous pas conclure que les amis du bien public et du bonheur des familles doivent s'intéresser aux sociétés qui s'occupent de la propagation des bons livres et des saines doctrines, et de les aider de tous les moyens en leur pouvoir? oui, surtout, les aider; car le temps est venu où il ne suffit plus de vœux stériles et impuissants. Est-ce donc par des gémissements et des vœux qu'on arrête les ravages d'un violent incendie? Ne travaille-t-on point à opposer de fortes digues aux débordements d'un torrent impétueux pour se préserver de l'inondation? Or le mal, bien plus déplorable et plus destructeur que nous signalons, demande-t-il moins tous nos efforts? Si donc nous voulons y remédier ou empêcher qu'il ne s'étende, que chacun se mette à l'œuvre, selon sa position, ses ressources et les éléments qu'il possède. Mais qu'on le sache bien, c'est à l'autorité, c'est aux pères et mères de familles; c'est aux maîtres et aux instituteurs de la jeunesse, c'est surtout au clergé qu'il appartient de résister au torrent et de le maîtriser par la propagation des vraies lumières. Or, l'établissement de bibliothèques paroissiales, de cabinets de lecture chrétiens, est aujourd'hui le mode que l'expérience a démontré être le plus propre et le plus efficace. Le premier essai de ce genre a été tenté en France, dans la ville de Bordeaux. Son origine remonte à l'année 1812. Déjà un pieux et vénérable ecclésiastique, M. l'abbé Baraut, avait consacré une partie de son temps, de ses travaux, de ses ressources à encourager et propager d'une manière fructueuse, les bonnes lectures dans cette grande cité. Mais ce n'est qu'en 1820 que l'œuvre prit des développements plus importants. Ainsi commencent souvent les plus grandes œuvres, celles que Dieu accueille et bénit. C'est cette petite semence de l'Évangile, qui, fécondée par la rosée céleste, devient un jour un grand arbre où les oiseaux du ciel viennent se reposer. M. l'abbé Baraut, en réunissant quelques bons livres pour être prêtés à des personnes de bonne volonté, eut déjà fait une bonne œuvre, et il posait, peut-être, sans le prévoir, les fondements de celle qui devait s'agrandir quelques années après et se répandre partout. En effet, le saint prélat qui gouvernait le diocèse de Bordeaux, Mgr d'Aviau, cherchant un moyen prompt et efficace pour arrêter les progrès sinistres de la contagion morale des mauvais livres, instruit des commencements de l'œuvre de M. Baraut, l'accueillit avec joie, et approuva, par une ordonnance du 15 novembre 1820, le plan d'institution qui lui fut proposé. Il confia l'administration de l'œuvre à un bureau qu'il composa d'ecclésiastiques et de laïques pleins de zèle pour la cause de la religion. Plus tard, en 1825, Sa Grandeur profita de l'expérience acquise pour modifier les premiers statuts, en arrêta de nouveaux et les soumit au Souverain Pontife, dont

il obtint des indulgences pour tous les fidèles qui voudraient concourir à étendre et à soutenir l'œuvre. Ainsi autorisé par le chef de l'Eglise, il érigea canoniquement l'Œuvre des Bons Livres en association pieuse, par une ordonnance du 11 novembre 1825. (Nous donnerons plus tard une idée de cette ordonnance, lorsque nous ferons l'histoire de l'Œuvre des Bons Livres de Montréal). En attendant, nous ne pouvons résister au désir de rapporter ici le préambule de la bulle de S. S. Léon XII, qui autorise l'érection de l'association et lui accorde des indulgences.

DECRET DE L'AUDIENCE DU SOUVERAIN PONTIFE DU
22 MAI 1824.

“ Notre Saint Père le Pape Léon XII, porté de cœur et par le devoir attaché au ministère pastoral que Dieu lui a confié, à tout ce qui peut étendre le culte divin et accroître la piété des fidèles, ardemment désireux de procurer leur bonheur éternel, acquiesçant avec bonté aux instantes demandes que l'archevêque de Bordeaux lui a adressées pour établir canoniquement une association pieuse, sous le nom d'Œuvre des bons Livres, et sous le patronage de la Bienheureuse Vierge Marie, association qui doit avoir pour objet de répandre et de distribuer des livres pleins de la doctrine de la foi, et propres à retirer les fidèles du mal et à les diriger au bien, accorde avec de grands témoignages d'affection à tout ceux qui font partie de cette pieuse association ou qui s'y attacheront à l'avenir, les indulgences suivantes : ”

INDULGENCES PLENIERES.

- 1.—Le jour où l'on entre dans l'Association.
- 2.—A l'article de la mort.
- 3.—Les 2ds. Vendredis du mois, si l'on communie.

A chacune des fêtes suivantes.

- 1.—Le 28 Janvier, St. Jean-Chrysostôme, Docteur.
- 2.—Le 24 Février, St. Mathias, Apôtre.
- 3.—Le 25 Mars, Annonciation de la Ste. Vierge.
- 4.—Le 1er Mai, St. Philippe et St. Jacques, Apôtres.
- 5.—Le 2 Mai, St. Athanase, Docteur.
- 6.—Le 29 Juin, St. Pierre et St. Paul, Apôtres.
- 7.—Le 25 Juillet, St. Jacques le Majeur, Apôtre.
- 8.—Le 24 Août, St. Barthélemy, Apôtre.
- 9.—Le 28 Août, St. Augustin, Docteur.
- 10.—Le 12 Septembre, St. Mathieu, Apôtre.
- 11.—Le 28 Octobre, St. Simon et St. Jude, Apôtres.
- 12.—Le 20 Novembre, St. André, Apôtre.
- 13.—Le 7 Décembre, St. Ambroise, Docteur.
- 14.—Le 21 Décembre, St. Thomas, Apôtre.
- 15.—Le 27 Décembre, St. Jean, Apôtre et Evangéliste.

INDULGENCES PARTIELLES.

Indulgences de sept ans et sept quarantaines.

- 1.—Tous les Vendredis si l'on assiste à la messe.
- 2.—Le 14 Janvier, St. Hilaire, Docteur.
- 3.—Le 7 Mars, St. Thomas d'Aquin, Docteur.
- 4.—Le 12 Mars, St. Grégoire, Pape Docteur.
- 5.—Le 4 Avril, St. Isidore, Docteur.
- 6.—Le 11 Avril, St. Léon, Docteur.
- 7.—Le 21 Avril, St. Anselme, Docteur.
- 8.—Le 9 Mai, St. Grégoire de Nazianze, Docteur.
- 9.—Le 14 Juin, St. Basile, Docteur.

- 10.—Le 18 Juin, St. Amand, Evêque de Bordeaux.
- 11.—Le 22 Juin, St. Paulin.
- 12.—Le 14 Juillet, St. Bonaventure, Docteur.
- 13.—Le 20 Août, St. Bernard, Docteur.
- 14.—Le 30 Septembre, St. Jérôme, Docteur.
- 15.—Le 21 Octobre, St. Séverin, Evêque de Bordeaux.
- 16.—Le 4 Décembre, St. Pierre Chrysologue, Docteur.
- 17.—Le 30 Décemb., St. Delphin, Evêq. de Bordeaux.

Outre ces indulgences, le St. Père en a accordé 60 jours, applicables aux âmes du Purgatoire, pour tous les actes de charité, tels que : réconcilier les ennemis, convertir les pécheurs, instruire les ignorants, accompagner les morts, prier pour les confrères défunts, etc.

Par des rescrits du 24 septembre et du 16 novembre 1830, S. S. Pie VIII ajouta de nouvelles indulgences à celles que son prédécesseur avait accordées à l'œuvre. Mais, pour multiplier les fruits de cette institution, Sa Sainteté Grégoire XVI par ses lettres apostoliques du 16 septembre 1831, a ordonné que l'Œuvre de Bordeaux jouit de tous les privilèges des archiconfréries ou confréries-mères établies à Rome. En vertu de ses lettres, elle peut s'affilier, dans tout l'univers, les associations particulières qui ont le même objet, et leur communiquer toutes les indulgences qui lui ont été accordées.

Ainsi fortement organisée, l'Œuvre de Bordeaux suivit bientôt une marche rapide. On avait regardé la multiplication de dépôts comme le moyen le plus propre à la propagation des bons livres ; on l'employa aussitôt, et en moins d'une année on en compta vingt-neuf dans différents lieux de ce diocèse, et partout, ils produisirent les plus heureux effets. De tels succès paraissaient presque merveilleux au bureau ; cependant il avait compris qu'il pouvait en espérer de plus grands encore. Partageant ces espérances, Mgr. d'Aviau fit, dans une lettre pastorale, un appel au clergé et aux fidèles de son diocèse : “ Cette œuvre, disait-il, en ranimant la foi et en nourrissant la piété, fournira à toutes les autres leur aliment et augmentera le nombre des bonnes œuvres en augmentant le nombre des fidèles. Elle est donc comme l'abrégé, comme l'âme de toutes les autres... On doit la regarder comme un des plus grands bienfaits de la Providence qui, dans de nouveaux besoins, sait toujours ménager de nouvelles ressources. Voilà, N. T. C. F., pour vous dire toute notre pensée, voilà sans contredit une des œuvres les plus chères à notre cœur : s'il nous est donné, avant de terminer notre carrière, de voir s'étendre et porter les fruits de salut que nous désirons, nous dirons, comme le vieillard Siméon : “ *Nunc dimittis*, etc. C'est maintenant, Seigneur, que vous laisserez mourir en paix votre serviteur, selon votre parole, puisque mes yeux ont vu le Sauveur que vous nous donnez (S. Luc. ch. 2.) ” Ces paroles furent véritablement prophétiques, l'érection de l'œuvre en association religieuse ayant été le dernier acte de la sollicitude du saint prélat. L'illustre successeur de Mgr. d'Aviau, le Cardinal de Cheverus (1er Evêque de Boston en Amérique) appréciant tout le bien que

cette institution devait produire, l'encouragea par sa protection toute particulière, par ses recommandations et par ses largesses. Elle lui doit divers ordonnances, une entre autres, pour l'établissement d'une quête chaque année dans tout le diocèse de Bordeaux. On lit à la fin de plusieurs rapports annuels sur la situation de l'œuvre ces affectueuses paroles du vénérable Cardinal : " Nous approuvons ce rapport, ou plutôt nous admirons cette excellente œuvre et bénissons avec reconnaissance tous ceux qui y coopèrent. " Le Cardinal Donnet qui occupe actuellement le siège de Bordeaux, protège l'œuvre avec la même sollicitude que ses prédécesseurs. Son Eminence a voulu aussi ajouter au rapport de chaque année des paroles d'encouragements. On lit à la fin de plusieurs : " Nous approuvons le présent rapport, et nous avons la confiance que les motifs qu'il offre aux amis de la Religion ne peuvent qu'assurer de plus en plus leur concours à une œuvre à laquelle nous portons le plus vif intérêt. " Tant d'encouragement d'un côté, tant de zèle de l'autre devaient amener les plus heureux résultats. Aussi, chaque année les recettes se sont-elles maintenues ou même accrues, le nombre des dépôts ou bibliothèques paroissiales est allé en augmentant. Et nous savons de bonne source qu'il n'est peut-être pas dans ce vaste diocèse une dizaine de paroisses qui ne jouissent du bienfait inappréciable d'une bonne bibliothèque chrétienne. Le chiffre de plus de quatre vingt mille volumes rassemblés pour la ville et le diocèse de Bordeaux, honore à la fois les pieux fondateurs de cette bibliothèque et le zèle des fidèles qui les ont aidés de leur concours et de leurs offrandes. Quels admirables résultats ! qui ne s'en réjouirait dans l'intérêt de la morale et de la religion ! Car il est impossible que tant de bons livres répandus avec tant d'intelligence et avec zèle ne produisent pas d'heureux fruits dans les cœurs.

Tels furent l'origine et les développements de cette œuvre si connue aujourd'hui et déjà si admirable. Nous avons voulu la faire bien connaître, parce qu'elle a servi et peut servir de modèle à une infinité d'autres ; nous espérons que nos lecteurs nous en sauront gré.

Pour conclure, nous dirons encore une fois que le moyen le meilleur, le plus efficace de propager les bons livres nous paraît être évidemment de former dans chaque localité une bibliothèque paroissiale.

Singularités du nombre 9.

On a attribué à un Anglais (M. William Green, mort en 1794) la découverte d'une singulière propriété du nombre 9 : mais elle n'est pas de lui ; elle appartient à Fontenelle, mort presque centenaire, le 9 janvier 1757. Cette propriété du nombre 9 consiste en ce que, multipliant ce nombre par 2, par 3, par 4, par 5, par 6, par 7, par 8, par 9, etc., on trouvera que les chiffres composant le produit de chacune de ces multiplications, additionnées ensemble, donneront toujours 9. Ainsi ;

2 fois 9 font 18.—1 et 8 font 9.

3 fois 9 font 27.—2 et 7 font 9.

4 fois 9 font 36.—3 et 6 font 9.

5 fois 9 font 45.—4 et 5 font 9.

6 fois 9 font 54.—5 et 4 font 9.

7 fois 9 font 63.—6 et 3 font 9.

8 fois 9 font 72.—7 et 2 font 9.

9 fois 9 font 81.—8 et 1 font 9.

Nous pourrions prolonger à l'infini ces multiplications et additions, et nous trouverions que les chiffres des produits additionnés entr'eux donnent toujours 9 ou le multiple de 9, tels que 108,—117,—126,—135,—144,—153,—1008,—1017, etc., propriété dont jouit seul le chiffre 9. M. de Mairan a encore découvert une autre propriété singulière du nombre 9. Si l'on change l'ordre des chiffres qui expriment un nombre, la différence entre ces deux nombres changés d'ordre sera toujours 9. Par exemple, je prends le nombre 21 ; je change de place ces deux chiffres, j'ai 12 : eh bien, la différence qui existe entre 12 et 21 est 9. De 52 je fais 25, la différence entre ces deux nombres est 27, multiple de 9. Le nombre 13 renversé m'offre 31. La différence entre ces deux nombres est 18 ou 2 fois 9, etc.

Bien plus, cette propriété qui se voit entre deux nombres ainsi changés, se retrouve encore entre les puissances quelconques de ces mêmes nombres. Prenons, par exemple, 21 et 12 ; le carré de 21 sera 441, et le carré de 12 sera 144 : eh bien, leur différence, 297, est le multiple de 9 ; et de plus les chiffres des deux nombres exprimant ces puissances, additionnés entr'eux, présentent encore chacun 9.

Passons au cube. Celui de 21 est de 9261 et celui de 12 est 1728 ; leur différence, 7533, est encore un multiple de 9, et cependant ils ne sont pas formés des mêmes chiffres. Toutes les autres puissances de 21 et de 12 suivront toujours la même règle.

Soirée Littéraire au Collège de Montréal.

Le collège de Montréal, qui a donné au Canada et aux Etats-Unis des Evêques, des Juges en Chef, des Premiers Ministres et tant d'hommes remarquables dans toutes les professions, conserve toujours ses vieilles traditions du passé. Les études fortes et le bon goût dans la littérature et les arts s'y maintiennent avec honneur : La séance du 1er Janvier 1860 est une nouvelle preuve de cette vérité.

On sait combien le retour du nouvel an apporte de jouissances à l'enfant au sein de la famille ; mais la jeunesse des collèges est privée de ces joies du foyer domestique. C'est aux Directeurs de ces maisons d'éducation à les dédommager de cette privation en lui procurant toutes les satisfactions de l'esprit et du cœur, en lui faisant trouver au milieu de ses maîtres et de ses condisciples, une seconde famille non moins intéressante, non moins aimable. Les sages Directeurs du Collège de Montréal n'ont point oublié ce principe de haute éducation, et la séance du 1er

Janvier est venu à la fois récréer et instruire les 200 élèves de cet antique et vénérable arche de la science et de la vertu et intéresser vivement les invités à cette fête.

L'assistance était nombreuse et distinguée. L'hon. Surintendant de l'Éducation, l'hon. Loranger, le Dr. Meilleur et un grand nombre des membres du clergé, plusieurs Rév. Pères Jésuites et une foule de jeunes avocats, de médecins et d'artistes, la plupart anciens élèves de cette maison, s'étaient fait un devoir de sacrifier les plaisirs de la soirée et des salons domestiques, pour venir encourager une jeunesse docile et studieuse, et rafraîchir leurs vieux souvenirs de collège.

Après l'air de bande, indispensable à toute entrée solennelle, M. Goodwin ouvrit la séance par la lecture d'une composition anglaise. Le titre était : *La Société et la Papauté*.

Un salut à la Ville Eternelle et aux Sept Collines ; un souhait d'années plus heureuses que celles qui ont passé, au Pontife immortel Pie IX, ouvrent ce discours.

Il est difficile au jeune littérateur, dans le cadre restreint qu'il s'est tracé, de dire tout ce que la Papauté a entrepris pour avancer la civilisation moderne, faire fleurir les sciences, les arts et la littérature ; il se borne à une esquisse historique. Il jette un coup d'œil général sur tous les siècles de l'histoire moderne, s'arrêtant plus longtemps aux grandes époques, comme à celles de Léon X, faisant ressortir l'influence des Papes sur l'Italie, et sur l'Europe entière. Par leurs soins, des Universités se fondent dans toute la Péninsule, en Espagne, en France.

Les grands génies attirés par l'éclat que répand autour d'elle Rome chrétienne, viennent lui rendre hommage et s'instruire auprès d'elle, comme autrefois s'acheminaient vers les sanctuaires de l'Égypte les grands hommes de l'antiquité. En passant, M. Goodwin jette une réponse aux accusations lancées contre l'Église et conclut par ce passage emprunté du *Siècle*, journal qui n'est pas suspect :

« Nous croyons que l'Italie interpellée sur les services qu'elle a rendus, peut hardiment monter aux *Capitales* des peuples et leur dire : Tel jour je vous ai tiré de l'ignorance et de la barbarie ; tel jour je vous ai restitué les anciens, tel autre j'ai préparé les modernes : tel jour je vous ai donné la *boussole*, tel autre l'Amérique : tel jour Raphaël, tel autre Galilée : tel jour la Physique, tel jour l'Anatomie : tel jour la peinture, tel autre la gravure ; tel jour un art magnifique, tel autre une industrie superbe. Fouillez chacun de vos progrès et vous y trouverez l'ITALIE »

Un dernier salut à l'Italie, cette Crèche moderne, aussi brillante par ses grands hommes que par son beau ciel ; enfin un nouveau souhait de prospérité pour que les orages formés en 1859, n'éclatent point sur cette terre, heureux asile de la science, des arts et de la Religion, couronne noblement cette belle apogée de la Papauté.

Le choix de ce sujet plein d'à-propos, à une époque où les ennemis de l'Église s'élèvent de toute part comme les vagues furieuses de l'Océan pour engloutir la barque impérissable de Pierre, c'est une réponse à toutes les calomnies jetées gratuitement à la face du St.-Siège. Ce travail a dû laisser de bonnes et de fortes impressions sur les esprits de cette jeunesse trop facile à séduire.

Le sujet prêtait à l'imagination et à l'éloquence. Le jeune orateur a su l'exploiter avec habileté. On remarquait dans ce travail la clarté et la lucidité des idées unies aux richesses de la poésie, une élévation de vues surprenante dans un si jeune élève et des sentiments profonds de conviction exprimés avec toute l'ardeur d'un cœur irlandais. Il a été couvert d'applaudissements.

Un hymne à Pie IX vint délicatement associer sa mélodie à l'harmonie de ce chaleureux plaidoyer. Les *solos* étaient chantés par M. Seymour. Quelle belle voix ! quelle beauté d'expression ! quelle assurance et quelle grâce ! Chaque *solo* fut applaudi.

Un *duo* de violon par MM. Vilbon et Beaubien, après avoir tenu quelques instants en suspens et dans l'admiration l'auditoire, couronna agréablement cette première partie de la séance. La poésie et la musique avaient fait leurs preuves et charmé nos premiers loisirs ; ce fut le tour de l'éloquence.

Une discussion sérieuse, très-sérieuse, comme toutes celles de ce genre, s'engagea sur cette question : *Auquel des trois âges, la jeunesse, l'âge mûr ou la vieillesse doit-on donner la préférence ?*

Le sujet annoncé, tous les cœurs palpitérent et se trouvèrent engagés dans la lutte ; car il y avait là beaucoup de jeunes gens, beaucoup d'hommes faits et même des vieillards. Pendant une demi-heure, les jeunes orateurs nous tinrent suspendus à leurs lèvres avec les chaînes d'or de leur éloquence.

M. Ernevault parla pour la jeunesse. Il compte peu de printemps ; mais il est plein de feu, de vivacité et d'imagination. Il défendit les droits et les prérogatives de la jeunesse avec tout l'enthousiasme de son âge, et vous pensez, chers lecteurs, que si la raison ne fut pas toujours de son côté, les fleurs du moins naquirent avec profusion sous ses pas, comme sous la bannette d'une fée antique, et laissèrent sur sa route des traces abondantes de son passage.

« *Il s'avance avec confiance ;* — c'est bien là la présomption du jeune homme ; — *tout le monde lui sourit,* c'est une de ses illusions. *Il est sûr du succès ;* — il ne doute de rien. Personne jusqu'à présent n'a eu la pensée, dit-il, d'estimer le mérite des saisons par les rigueurs de leur hiver, mais bien plutôt par les richesses de leur printemps. Pourquoi n'en serait-il pas ainsi des âges de la vie ? et la jeunesse, n'est-ce pas le printemps de la vie ? Chez le jeune homme, l'intelligence, le cœur, la vigueur et la souplesse du corps sont dans tout l'éclat de leur beauté, qui osera donc préférer à ce brillant adolescent un vieillard

criblé de maladies, tel que le peint Juvénal dans les vers suivants :

*Circumsilit agmine facto
Morborum omne genus ;*

ou même cet homme de l'âge mûr, rongé par l'égoïsme, desséché par les inquiétudes et les soucis de l'ambition, qui regrette son passé auquel on peut appliquer ce que l'on a dit du vieillard :

*Il cherche à consoler par un doux souvenir
Et la douleur passée et les maux à venir.*

Plein de confiance dans la bonté de sa cause, le jeune avocat ne pousse pas plus loin son plaidoyer et s'assied, assuré par avance de la victoire.

M. Allard se lève avec l'aplomb de l'âge mûr, et avec la modération que donne l'expérience, après que les rêves de la jeunesse se sont évanouis pour faire place aux réalités de la vie.

Il se plaint d'être, au début, condamné à prononcer un discours inutile, puisque le défenseur a déjà lu dans tous les cœurs son triomphe, avec une perspicacité vraiment étonnante. Il est tenté de se laisser aller au découragement ; mais il se rappelle que la témérité n'est pas le moindre défaut du jeune âge et qu'il aime mieux briller que raisonner ; il se rassure et déploie sa défense. Il ne veut pour aide que le langage simple et vrai de la raison ; les fleurs ne sont plus de son âge ; elles sont d'ailleurs trop éphémères. L'homme en naissant est incontestablement l'être le plus faible et le plus misérable ; cet état de faiblesse dure longtemps ; ses progrès sont lents et insensibles et se prolongent jusqu'à l'âge mûr. C'est alors vraiment qu'il réunit toutes les qualités de l'homme, et qu'il mérite d'en porter fièrement le nom. Un jugement droit et expérimenté ; une force mâle et vigoureuse, s'unissent en lui à une activité sans étourderie, à un courage sans témérité : c'est le soleil à son midi ; il a toutes les grâces de son aurore, la grandeur de son déclin sans en avoir la faiblesse et la défaillance.

Ici se trouve une peinture vivante des maux causés par l'imprudence et l'ardeur inconsidérée de la jeunesse, peinte sous les traits de Phaëton, qui toujours incorrigible vérifie chaque jour le portrait du poëte :

*Par l'ardeur de ses feux le jeune homme emporté,
Dévore le présent avec avidité,
Mais il ne peut fixer sa fougue vagabonde ;
Plein de brûlants transports dont son cœur surabonde
Il dévore, pareil à l'élé neut fameux
Qui monte, croît, répand ses bouillons écumeux.*

Ensuite par un contraste frappant, prenant l'homme fait, dans la société et la famille, il nous le montre comme l'appui et le sauveur de la patrie, le soutien et le protecteur de tous les âges. C'est un chêne magnifique qui, tout en résistant aux assauts de la tempête, protège les arbrisseaux qui croissent sous son ombre.

Au *Forum*, c'est Démosthènes, la plus puissante barrière aux empiètements de Philippe. Au Barreau, c'est Cicéron, le défenseur né de la justice. A l'Armée, c'est Fabius Cunctator, rétablissant les affaires de

Rome. Dans la Littérature, c'est Virgile et le Dante. Dans les Arts, c'est Michel-Ange. La jeunesse n'a rien à revendiquer auprès de ces grands génies.

La cause de l'âge mûr est éloquemment vengée, et l'orateur rassuré par l'équité de ses juges, espère qu'ils rendront justice au vrai mérite, et donneront une nouvelle leçon à la témérité du jeune âge.

M. Lefebvre déploie dans sa pause, et son geste toute la majesté de la vieillesse dont il veut être le défenseur. Il nous arrête tout d'abord devant le portrait du vénérable vieillard, l'image la plus frappante de la divinité. Il nous le montre ensuite l'objet du respect et de la vénération religieuse chez tous les peuples, même les moins policés.

Toutes les fois donc que la vieillesse se trouve en concurrence avec un autre âge, lui refuser la préférence, c'est aller contre l'usage constant des nations, et soulever contre soi la voix de la raison et le cri de la nature.

Elle est l'oracle de la société, la joie et le mentor de la famille ; à elle les ressources, l'étendue et la profondeur des vues dans les conseils de la Nation. Sans doute la vieillesse n'agit pas comme la jeunesse, mais elle dirige et gouverne avec sagesse et prudence.

On a tort, dit l'Orateur Romain, de soutenir que la vieillesse est incapable de s'occuper des affaires ; c'est prétendre que dans la traversée le pilote ne fait rien, parce qu'assis à la poupe, il tient paisiblement le gouvernail, tandis que les autres grimpent aux mâts, manœuvrent sur le pont et vident la sentine ; que la vieillesse ne fasse pas ce que font les jeunes gens, d'accord, mais combien ses fonctions sont plus importantes et plus utiles ! La force, la rapidité à la course, la souplesse du corps, n'assurent point les grands résultats, mais on les doit à la sagesse, à l'autorité, à l'influence des décisions, et loin d'être privée de ces avantages, la vieillesse les réunit dans le plus haut degré.

Il ne faut donc point s'étonner que tous les grands Etats de l'antiquité aient eu les assemblées de vieillards, ou leurs sénats. Assemblées augustes que l'ambassadeur de Pyrrhus appelait des assemblées de rois.

Dans la famille, le vieillard, tantôt père sage et vigilant, dirige un fils devenu lui-même père de famille. Tantôt aïeul tendre et chéri, il presse contre son sein des petits-fils, les délices de ses vieux jours, et prête tout-à-tour à leurs tendres embrassements ses rides épanouies.

Et quand vient la fête que nous célébrons aujourd'hui, le premier jour du nouvel an, il bénit ses enfants et fait descendre sur eux, par ses prières, la rosée céleste, comme autrefois Abraham et les saints patriarches, faisait refluer à nos yeux les temps heureux des mœurs antiques. Il avait encore beaucoup à dire en faveur de la vieillesse. Il lui était facile de démontrer, en rappelant Sophocle, Homère et ce vieillard, qui, à 80 ans, disait :

*Ces vers que fait jaillir ma muse octogénaire,
Au public qui m'entend, n'a pas l'air de déplaire*

que le génie ne s'éteint pas toujours sous les glaces de la vieillesse ; mais l'avocat ne voulant pas abuser de l'attention de ses auditeurs et il lui tardait de voir venger, par un jugement prompt et équitable, les cheveux blancs du vieillard des attaques inconsidérées de ses adversaires, termina sa défense.

Malheureusement, le juge était un jeune homme. Tout en rendant justice au talent remarquable avec lequel le défenseur de la vieillesse avait développé son plaidoyer ; tout en accordant à l'âge mûr et à la vieillesse de précieuses qualités avec toute l'impartialité et l'intégrité d'un juge prêt à affronter tous les dangers et à mépriser toutes les sollicitations pour l'amour de la justice, M. Hébert avoue ingénument que ses sympathies sont pour la jeunesse.

On lui pardonne cette faiblesse, cet âge est le sien et celui du plus grand nombre de ses amis : D'ailleurs, l'âge mûr et la vieillesse dépendent de la jeunesse. Les deux premiers ne sont que l'écho du troisième ; il est donc juste à cause de son importance et de son influence sur les autres époques de la vie, de lui donner la préférence. De ce jugement ressortait une morale que le jeune orateur n'a point oublié de tirer. " Chers et jeunes amis, dit-il en concluant, qui partagez, avec moi, le séjour heureux de cet asile du jeune âge, demeurez pénétrés de cette vérité, que des maîtres zélés ne cessent de nous inculquer de toutes les manières : nous serons à peu de chose près, à trente ans et à soixante, ce que nous aurons été à quinze et à vingt ans. Notre âge mûr et notre vieillesse seront ce qu'aura été notre jeunesse. Les fruits de l'arbre vaudront ce qu'auront valu les fleurs ; maintenant qu'il est encore jeune et souple, cultivons avec soin cet arbre ; puisse-t-il se charger à notre printemps de fleurs belles et nombreuses, que nous verrons à notre été se changer en riches fruits. C'est à mon avis le plus beau souhait que je puisse faire en commençant ce nouvel an."

Tous ces discours furent débités d'un ton naturel, aisé, plein d'assurance et de modestie que rehaussait par fois la beauté de l'expression et la noblesse de l'action. Les jeunes orateurs enlevèrent tous les suffrages de l'assemblée. Ce ne fut qu'un concert de voix pour féliciter les maîtres et les élèves d'un succès si brillant.

Les chants recommencèrent et M. A. Brault entonna la fable du *Bouc et du Renard*. Il avait tant de vérité dans l'expression, tant d'esprit et de malice dans le geste et le regard que l'on ne pouvait se lasser de l'entendre et on le rappela deux fois, les *bravos* couvraient le refrain après chaque couplet.

Un *chœur de Montagnards* s'organisa et entonna le chant de la *Sainte Bannière* avec un accord et un ensemble parfait.

M. Vilbon reprit ensuite son archet et nous charma par la hardiesse avec laquelle il se jouait des difficultés, M. Pelletier, l'accompagnant avec non moins de talent et de modestie.

Un *Duo* chanté par M. Allard et par M. Lefebvre, précéda le *Bonsoir Amical des Montagnards*, qui fut accueilli avec plaisir et payé avec gratitude.

Là devait se clore la séance ; mais les sentiments de satisfaction et de joie qui débordaient tous les cœurs avaient besoin de faire explosion.

L'hon. Surintendant de l'Education, l'hon. Lorange et M. le docteur Meilleur, prirent successivement la parole et félicitèrent les Directeurs du Collège de tout ce qu'ils entreprenaient pour faire fleurir la haute éducation en ce pays, assurant que c'était là une œuvre éminemment catholique, *Patriotique, Canadienne*. Ils applaudirent aussi au succès qu'avaient obtenu les Elèves et les encouragèrent à persévérer dans la même voie, les remerciant du plaisir qu'ils avaient fait éprouver à toute l'honorable assemblée.

Chacun se retira content et satisfait de tout ce qu'il avait vu et entendu, enchanté de la bonne tenue des élèves, de leur réserve, du bon goût et du talent qui avaient présidé à cette séance et en avaient assuré le succès.

Nous souhaitons au jeune Directeur de cette intéressante maison et à ses zélés collaborateurs, de longues et belles années comme celle qui est si utilement commencée, persuadés que nous sommes que la prospérité de notre pays est intimement liée à la prospérité de nos collèges et de toutes nos maisons d'éducation.

Collège Ste. Marie.

Décidément les élèves de nos collèges et de nos pensionnats se sont donnés la main pour fêter par des séances littéraires, musicales, voire même philosophiques, la fin de l'année 1859.

Vendredi, le 30 décembre dernier, à 5 heures du soir, étaient réunis dans la Salle de Droit, au Collège Ste. Marie, un grand nombre d'invités, parmi lesquels on remarquait MM. les chanoines Pilon et Moreau : M. le Directeur du Collège de Montréal, M. Bibaud. Le Rév. P. Vignon présidait la séance.

Nous étions habitués à l'éloquence et à la littérature des jeunes académiciens de cette excellente maison d'éducation : nous allons maintenant assister aux débats plus graves, plus sérieux de la philosophie.

Quatre thèses comprenant les questions de la certitude, du rapport des sens extérieurs, l'infaillibilité du jugement fondé sur le sens commun et général des hommes, furent soutenues avec honneur par MM. O'Hara et Sorg qui, outre les attaques de quelques-uns de leurs confrères, au nombre desquels nous avons remarqué MM. Paradis, Pinet, Alary et Gauthier, avaient encore à se défendre des objections de MM. Achille Belle et E. L. De Bellefeuille.

Il faut le dire, nous ne pensions pas trouver autant de vigueur, autant d'assurance chez les premiers, comme nous avons été surpris de l'audace et du sang-froid des seconds ; pendant que, d'un autre côté, nous avons été très intéressés à la lecture de savantes dis-

sertations par MM. Genand, Laroche, Grenier et Dubuc.

En terminant ce petit compte-rendu, nous ne saurions trop encourager nos jeunes amis, comme l'a fait le R. P. Recteur après la séance, à l'application entière et sérieuse de la philosophie : car la philosophie nous apprend à connaître l'essence des choses : et avec cette connaissance, nous sommes plus en mesure de rendre service à la Religion et au pays.

Ne touchez pas au Pape.

L'histoire de France fournit une observation singulière. Pendant une période de près de deux siècles, depuis Louis XIV, aucune succession régulière au trône n'a eu lieu ; aucun fils de roi, ni aucun aîné n'a porté la couronne royale.

Louis XIV fut fils de Louis XIII, né d'Anne d'Autriche, après vingt-trois ans de stérilité de cette reine. Louis XV ne fut pas fils de Louis XIV ; il était l'arrière-petit-fils de ce grand roi. Son fils unique, le duc de Bourgogne ; son petit-fils et l'aîné de celui-ci, furent enlevés rapidement. Louis XVI ne fut pas fils de Louis XV. Il était le second fils de Louis, dauphin de France, lequel était fils de Louis XV. Le dauphin et son fils aîné, le duc de Bourgogne, avaient précédé le roi Louis XV dans la tombe.

Louis XVII ne figure que nominale dans la série des rois. Fils de l'infortuné Louis XVI, le royal enfant ne survécut que peu de temps à son père ; il mourut prisonnier au Temple sans avoir le sceptre à la main ; encore n'était-il que le second fils du roi, le dauphin étant mort avant son père. Louis XVIII n'était pas fils du roi, son père était le dauphin fils de Louis XV.

Charles X, qui régna après lui, n'était aussi que frère de rois (de Louis XVII et de Louis XVIII). Il eut deux fils, dont aucun ne monta sur le trône. Son petit-fils lui aurait succédé s'il avait conservé la royauté. Louis-Philippe prit sa place en 1830 ; il n'était pas fils de roi. Son fils aîné, le duc d'Orléans, héritier présomptif de la couronne, a péri de mort violente.

Un historien hollandais remarque à ce sujet que Louis XIV s'était heurté au Saint-Siège ; que Louis XV avait, sans justice et sans droit, renvoyé les Jésuites ; que Louis XVI avait supprimé les autres ordres religieux ; que Charles X, deux ans exactement avant sa chute (en juillet 1828,) avait, sans droit, fermé Saint-Acheul ; que Napoléon, qui n'est pas nommé plus haut, et dont le fils n'a pu régner non plus, avait outragé Pie VII ; que Louis-Philippe, à son début, avait laissé commettre les plus indignes excès contre l'Eglise, excès impunis par la justice royale, mais déjà châtiés tous aujourd'hui par une justice plus puissante.

Le Protestant et les Images.

« J'ai toujours présent à mes yeux, dit Schubart, protestant, le Franciscain qui, agenouillé dans le jar-

din de son couvent, devant l'image du Christ, tout sanglant encore du fouet de ses bourreaux, se leva subitement au moment où j'entraï. Ses yeux étaient rayonnants d'une douce piété.

—Un magnifique tableau, mon père, lui dis-je.

—L'original, me répondit-il, est encore bien plus magnifique.

—Mais pourquoi ne vous adressez-vous pas à l'original ?

—Il paraît que vous êtes protestant ; mais sachez que l'art ne fait que seconder mon imagination. Mon esprit séjourne auprès du véritable Christ.

Pouvez-vous prier sans avoir une image devant votre âme ? Or, ne vaut-il pas mieux que ce soit la main d'un maître qui nous trace le portrait des Saints que notre imagination souvent malade ?

Je n'avais point de réponse à lui faire. « *Biographie de Schubart.* »

« L'homme de bon-sens, dit Kayser, protestant, a toujours désapprouvé la destruction des images par la Réforme. »

Luther, Calvin et consorts, ces furieux iconoclastes et Erostrates modernes, n'avaient donc pas le bon-sens.... N'est-il pas glorieux pour l'Eglise catholique d'avoir de tels ennemis ? Il n'a fallu au jeune David qu'une seule pierre pour renverser le formidable Goliath. Il ne faut aussi que le simple bon-sens d'un enfant pour renverser les géants de la réforme, c'est-à-dire les sophismes de l'impie. En voici un exemple.

« Marie-Anne Fitch, née à Londres, en 1789, de parents protestants, dit un jour à son père qu'elle avait une antipathie contre Henri VIII, parce qu'il n'aimait pas les crucifix. Choqué de cette déclaration, M. Fitch, quoique rempli d'amour pour sa fille, lui dit d'un ton sévère : « Vous êtes donc papiste. (Nom bizarre sous lequel les protestants désignent par mépris les catholiques,) serait-ce quelque français ou votre institutrice qui vous aurait inculqué ces sentiments ? » Mademoiselle Fitch répondit que non, et elle ajouta avec toute la candeur de son âge, elle était dans sa dixième année : « Ecoutez, papa, je m'ennuyais beaucoup hier, pendant votre absence ; maman n'était pas bien, et je me disais : si mon bon père était ici, je m'amuserais. En levant les yeux et marchant dans la salle, j'aperçus votre portrait, je le pris, le plaçai sur mon cœur et l'embrassai en pensant avec reconnaissance à toute la fatigue que vous preniez pour me donner une existence heureuse ; il me vint tout à coup à l'idée que telles étaient assurément les idées des catholiques, quand ils embrassent avec amour le crucifix ; qu'il étaient sûrs que ce n'était ni la peinture, ni la dorure qu'ils baisaient, mais le portrait de Notre Seigneur, parce qu'il leur rappelait tout ce que Jésus-Christ avait souffert pour eux. Mon cher papa, ajouta-t-elle, Dieu est mort pour les protestants comme pour les catholiques, je veux aussi avoir un crucifix. » Le père ne répondit pas un mot

à ce raisonnement ; mais sa Marie-Anne, qui avait si bien trouvé le chemin de son cœur, obtint la permission de recevoir une *résurrection* de Notre Seigneur, et que M. Fitch fit encadrer très richement. Quelques années après, mademoiselle Fitch eut le bonheur de se convertir à la Foi Catholique."

Lettre de Mlle A. D. H*, à une de ses amies,
sur la Fête du 12 Janvier,**

AU PENSIONNAT DE LA CONGREGATION.

Chère Joséphine,—Je t'écris bien vite pour te raconter la fête d'hier. Toi, bonne cuisinière, tu sais que pour être excellents, les petits pâtés doivent se servir tout chauds : tu me sauras donc gré de mon empressement. Pourtant, avant de commencer, je veux te gronder de n'être point venue nous voir ; nous t'attendions pour te souhaiter la bonne année, et pour la fête de notre vénérée Mère, sœur Bourgeois, dont tu aurais été très contente ; car elle a été fort goûtée par tout le monde. Tu es donc bien affairée pour ne pouvoir point nous sacrifier quelques-unes de tes heures si précieuses. Allons, je te pardonne pour cette fois, et pour te dédommager de ce que tu n'as pu voir, je t'envoie un petit aperçu de notre agréable séance.

Mgr. l'Evêque de Montréal présidait. Le Rév. Messire Supérieur du Séminaire était à sa droite et le Rév. Messire Sup. du Collège de St. Hyacinthe, à sa gauche. Les honorables Chauveau, de Beaujeu, Drummond, Loranger et Dorion nous ont aussi fait l'honneur de venir nous écouter. L'assistance était nombreuse ; la grande salle de la communauté était trop petite. Je ne me rappelle pas y avoir jamais vu tant de monde, et du *beau monde*, je t'assure.

La séance s'ouvre, tu le devines, par une ouverture à huit mains, sur le piano, comme de ton temps. Les plus jeunes du petit Pensionnat de Montréal et de *Villa-Maria* profitent de ce moment pour envahir le théâtre ; elle forment tout autour un gentil demi-cercle ; toutes sont couronnées de roses. On les aurait prises pour des anges. Elles commencent à nous raconter une longue et touchante histoire. C'est une pauvre orpheline, abandonnée de tout le monde, au service de vieilles mégères qui l'accablent de coups, la font beaucoup travailler et fort peu manger. La pauvre enfant, rebutée par tant de malheurs, se soustrait à la vigilance de ses méchantes gardiennes, et vient frapper à une porte qui nous est bien connue, à toi, à moi et à toutes les élèves du pensionnat. On l'accueille avec bonté ; il n'en pouvait être autrement ; on l'élève, on l'instruit. Et la chère petite profite à merveille, et si bien qu'un beau jour il lui prend envie d'entrer en religion. En effet, elle se fait *sœur de charité*, et aujourd'hui elle sert Dieu et le prochain avec un dévouement sans bornes, bénissant chaque jour les bonnes âmes qui lui ont procuré le bienfait d'une sainte éducation.

Il fallait voir avec quelle grâce, avec quelle naïveté ces petites déroulaient leur récit, qu'elles entremêlaient de chants accompagnés de harpes et de guitares. Vint après la distribution des trousseaux et des pains ; tout le temps qu'elle dura les élèves du petit Pensionnat chantèrent.

Chères enfants, faites toujours l'aumône,
La charité nous conduit au bonheur ;
Car, tout prospère à l'enfance qui donne,
Avec amour la bénit le Seigneur.

REFRAIN.

Chères compagnes, faisons toujours l'aumône,
La charité nous conduit au bonheur ;
Car tout prospère à l'enfance qui donne,
Avec amour la bénit le Seigneur.

Quand, du malheur, vers vous monte la plainte,
Vous que du sort ont épargné les traits ;
De Jehovah gardez, gardez la crainte,
Et, comme lui, répandez les bienfaits.
Chères compagnes, etc.

Toi qui perdis ta plus douce couronne,
Qui pleure encor un enfant charmant !
Ah ! pauvre mère, alors que ta main donne,
Du sein de Dieu te sourit ton enfant !
Chères compagnes, etc.

Quand, essuyant une larme furtive,
Ta douce offrande apaise une douleur ;
Oui, cette main où ton obole arrive,
Ame fidèle, est celle du Seigneur.
Chères compagnes, etc.

Mlles Doherty et Reynaud les accompagnaient de la harpe. Mlles Harwood et Allard, de la guitare. Tu ne saurais croire avec quel entrain elles menaient ces petits chants, dont la mélodie fort simple était du meilleur goût.

La distribution finie, un Drame en deux actes s'ouvrit :

LE MARTYRE DE STE.-EULALIE. (1).

(1). Eulalie naquit à Mérida, en Portugal. Son père, Libère, la fit élever dans la foi chrétienne par Donoit, très-saint prêtre de cette ville. Ayant appris que le tyran Dacien était arrivé en Espagne pour persécuter les chrétiens, et voyant l'ardeur que sa fille témoignait pour le martyre, Libère l'envoya avec quelques servantes à sa maison de campagne, à 30 milles de la ville, vers les frontières de l'Andalousie. Dacien cependant, envoya Calpurnien à Mérida. Eulalie l'ayant appris par des voituriers publics, s'échappa avec Julie, sa fidèle compagne, et vint trouver le tyran :—*"Pourquoi êtes vous venu ici, lui dit-elle d'abord, vous qui êtes l'ennemi de Dieu à qui cette ville est déjà entièrement dévouée ? Et pourquoi persécutez-vous les chrétiens, ses fidèles serviteurs ?"*

—*"Que dites-vous, petite fille, lui répondit Calpurnien, et qui vous fait si hardie de me parler de la sorte ?"*

—*"Il est vrai, répliqua la sainte, que je suis encore petite, car je n'ai que douze à treize ans, mais je ne crains pas pour cela vos menaces et vos supplices : J'ai déjà assez vécu sur la terre pour souhaiter d'aller vivre éternellement dans le ciel."*

Le tyran essaya de fléchir cette enfant par la douceur ; il n'y put réussir. Il la livra alors aux tourments, la fit frapper de verges et plonger dans un bain de chaux embrasée, sans pouvoir ébranler sa constance. *"Il est inutile de me tourmenter, disait-elle à ses bourreaux : mon corps, il est vrai, est en*

Mlle Drummond joua le rôle d'Eulalie avec tant d'expression qu'elle arracha des larmes à tous les assistants. Le rôle de la mère d'Eulalie avait été donné à Mlle Perrin, elle s'est surpassée en ce jour, par la force et la vérité avec lesquelles elle rendait chaque sentiment qu'elle exprimait.

Tu sais comme Mlle Regnaud chante bien, et s'acquitte à merveille de tous ses rôles. Elle remplissait celui de Fausta, sœur d'Eulalie, et elle n'est point demeurée au-dessous de son talent.

Dans le second acte, Mlle Beaudry, jeune fille de Mérida, pendant le long récit du martyre de la sainte, a trouvé le secret de soutenir avec intérêt notre attention jusqu'au bout et de nous faire regretter de la voir sitôt finir. Je ne te parle ici que des principaux personnages, quoiqu'il y ait beaucoup de bien à dire des Dllés qui ont joué les rôles secondaires ; et d'ailleurs cela m'entraînerait trop loin.

Un chant sacré en l'honneur de l'Enfant Jésus a mis le sceau à cette petite séance qui, je l'espère, va faire honneur aux deux Pensionnats de Montréal et de *Villa-Maria*, auprès de toutes les personnes qui ont été témoins de nos succès ; car déjà il nous en est revenu beaucoup de compliments et force éloges. Monseigneur n'a pas voulu nous quitter sans nous adresser, avec une bonté touchante, quelques mots de félicitation et de reconnaissance pour le bien que la Congrégation de Notre-Dame fait à notre pays. La foule s'est ensuite écoulée pendant que nos doigts, rendant l'expression de notre contentement, couraient avec rapidité sur les harpes, les pianos et les guitares.

Voilà la fête d'hier, chère Joséphine ; si tu veux plus de détails, viens vite les demander, tu seras bien reçue. En attendant je t'embrasse de tout mon cœur, en te souhaitant pour cette année trois cent soixante-cinq beaux jours et un par-dessus le marché, car l'année est bissextile, et mille rêves de bonheur, et je demeure pour la vie,

Ta bonne amie,

A. D. H***

Montréal, 13 janvier 1860.

voire pouvoir, mais vous n'avez aucune prise sur mon âme.

Calpurnien exaspéré, ordonna de l'étendre sur le chevalet, de lui arracher les ongles et de l'entourer de flammes. Eulalie fut traînée par les cheveux au martyre, et livrée à d'incroyables tortures ; mais la jeune vierge était dans la joie : les anges l'assistaient, et dans les rigueurs de ce cruel supplice se tournant vers le tyran, elle lui dit : *Ouvrez les yeux, Calpurnien, et considérez mon visage ; reconnaissez-moi bien afin que vous puissiez me discerner au jour terrible du jugement dernier ; nous y comparaitrons tous deux devant Jésus-Christ, notre Seigneur commun ; moi, pour la récompense des tourments que j'endure ; vous, pour le châtiement de votre inhumanité envers les chrétiens.* Tant de courage ravit d'admiration les payens, témoins de son martyre, et grand nombre se convertirent. Les bourreaux voulant ôter la parole à cette enfant la couvrirent de charbons ardents pour la consumer. Alors elle ouvrit la bouche comme pour aspirer la flamme et son âme s'envola vers les cieux sous la forme d'une blanche colombe.

Bonaparte sans Argent pour payer son Déjeuner.

Impatient de voir le monument de la place Vendôme terminé, Napoléon gourmandait chaque jour ses architectes pour la lenteur qu'ils apportaient à leurs travaux, " quoique, disait-il, ni les bras ni l'argent ne leur manquaissent." Il se rendait souvent sur les lieux pour juger l'effet que produirait l'aspect de cette colonne dont il venait de doter la capitale ; enfin, lorsque l'immense échafaudage qui devait servir à fixer sur la maçonnerie les plaques de bronze, ces *fac-simile* des victoires françaises, fut presque achevé, il voulut le visiter lui-même ; dans ce but, *vêtu en bourgeois*, il sortit un matin du palais avant le jour. Suivi du grand maréchal, il traverse le jardin des Tuileries et se rend sur la place Vendôme au moment où le jour commençait à poindre.

Apercevant une énorme charpente que des ouvriers essayaient vainement de poser sur des rouleaux pour la changer de place : ah ! les maladroits s'écria-t-il ; ces gens-là ne savent pas s'y prendre, mais c'est absolument comme s'il s'agissait de changer une *pièce d'encastrement*... Il faut que je leur donne une leçon !

—Y pensez-vous, sire ! Votre Majesté veut donc se compromettre ? Non seulement elle peut se blesser, mais encore elle peut être reconnue.

—Vous avez toujours peur ! interrompit Napoléon. Est-ce que je ne me rappelle pas mon *ancien métier* ? Jugez-en vous-même, Duroc : ce n'est tout simplement qu'une de nos *menœuvres de force* ; les deux premiers servants de droite en tête, et de l'ensemble !

—Sire, vous avez raison ; mais Votre Majesté me permettra de lui faire observer...

—Au fait, c'est vrai ; mais ils n'y entendent rien ; et puisqu'il s'agit d'un monument de gloire à élever en l'honneur de la France, je crois, sans me flatter, y avoir suffisamment *mis la main*. Allons voir de l'autre côté ce qu'on y fait.

Après avoir examiné la gigantesque charpente dans tous ses détails et s'être promené à l'entour pendant *trois quarts d'heure*, l'empereur continua son chemin en suivant la rue Napoléon, dont les nouvelles maisons s'élevaient çà et là comme par enchantement ; et, tournant à droite, il remonta le boulevard en disant gaiement à Duroc :

—Il faut que messieurs les Parisiens soient bien paresseux dans ce quartier, puisque toutes les boutiques sont encore fermées, quoiqu'il fasse grand jour !

Chemin faisant, l'empereur remarqua telle et telle maison qui, par leur avancement, masquaient le point de vue qui s'étend sur le boulevard, ou qui obstruaient la voie publique ; il en prit note sur son calepin pour en parler à son ingénieur Fontaine, la première fois qu'ils travailleraient ensemble. Tout en causant ainsi, il arriva devant les *Bains Chinois* qui, depuis peu, avaient été repeints à neuf. Comme il critiquait la décoration extérieure et les rochers qui suppor-

taient les bâtiments, le *café* qui dépendait de l'établissement s'ouvrit.

—Si nous entrions là *pour y déjeuner*, dit-il à Duroc; qu'en pensez-vous? Cette tournée ne vous a-t-elle pas donné de l'appétit?

—Sire, c'est trop tôt: il n'est encore que huit heures.

—Bah! bah! votre montre retarde toujours! Moi, j'ai faim. Et d'ailleurs ce sera du temps d'économisé pour le reste de la journée.

Et sans attendre de réponse, Napoléon entre sans façon dans le *café*, s'assied à une table, appelle le garçon et lui demande des côtelettes de mouton, une omelette aux fines herbes (c'étaient ses mets favoris) et du vin de Chambertin. Après avoir mangé de très-bon appétit et avoir pris une demi-tasse de *café*, qu'il prétendit être meilleur que celui qu'on lui servait aux Tuileries, il appelle le garçon, lui demande la *carte*, et se lève en disant à Duroc:

—Payez, et rentrons: il est temps.

Puis, se posant sur le seuil de la porte du *café*, les mains croisées derrière le dos, il se mit à siffler entre ses dents un récitatif italien, en se dandinant sur ses jambes comme pour marquer la mesure.

Le grand maréchal s'était levé en même temps; mais, après avoir vainement fouillé toutes ses poches, il acquit enfin la certitude que, dans la précipitation qu'il avait mise le matin à s'habiller, il avait oublié sa bourse, et il sait que l'empereur ne porte jamais d'argent sur lui. Cependant le garçon arrive et présente au grand maréchal, resté comme pétrifié à sa place, la *carte à payer*, dont le chiffre s'élève à douze francs. Tous deux se regardent quelque temps sans rien dire: le premier parce que pareille chose ne lui est pas encore arrivée; le second parce qu'il a deviné tout d'abord la cause de l'embarras que Duroc cherche en vain à se dissimuler. Pendant ce temps, Napoléon, qui ignore l'incident et qui n'a rien vu, peu habitué qu'il est qu'on le fasse attendre, ne conçoit pas la lenteur que met Duroc à le rejoindre; déjà même il a tourné la tête plusieurs fois de son côté, en disant d'un ton d'impatience:

—Allons donc, dépêchons; il se fait tard.

Le grand maréchal, comprenant enfin que cette situation critique ne peut durer plus longtemps, et pensant que, pour en sortir, il ne s'agit que d'avouer franchement son embarras, prend son parti, et s'approchant de la maîtresse du *café*, qui se tient silencieuse et indifférente au comptoir, parce qu'elle se doute de la requête qui va lui être présentée, il lui dit d'un ton poli, mais un peu honteux:

—Madame, mon ami et moi nous sommes sortis ce matin un peu... précipitamment; nous avons oublié de prendre notre bourse... mais je vous donne ma parole que, dans une heure, je vous enverrai le montant de cette *carte*.

—C'est possible, monsieur, répond froidement la dame; mais je ne vous connais ni l'un ni l'autre, et

tous les jours je suis attrapé de la même manière. Alors vous sentez que...

—Madame, interrompit le grand maréchal, auquel cette réponse a fait monter le rouge au visage, nous sommes des gens d'honneur, nous sommes officiers de la garde.

—Oui, jolies pratiques, en effet, que MM. les officiers de la garde.

—A ces mots de gens d'honneur et d'officiers de la garde que Napoléon a distingués, il présume que quelque quiproquo s'est engagé à son insu, et se retournant une dernière fois en frappant du pied:

—Qu'est-ce donc? dit-il.

Mais sur un signe que lui fait Duroc, il demeure immobile à sa place, renforce son chapeau sur sa tête et cesse de siffler. C'est au garçon de *café* qu'est réservé l'honneur de mettre fin à cette scène, qui n'avait rien de comique pour les principaux acteurs. Il est loin de reconnaître l'empereur dans le petit individu à la tournure si grotesque, au geste si impérial, à l'air si impatient, qui s'est tenu constamment sur le seuil, à regarder les passants sans se mêler de rien; mais quant au grand maréchal, il a une idée confuse d'avoir vu cette figure-là parmi les officiers généraux qui font chaque jour défilé la parade dans la cour des Tuileries; il prend donc à son tour la parole:

—Madame, dit-il à sa maîtresse, puisque ces messieurs ont oublié de prendre de l'argent, je réponds pour eux, persuadé que de braves officiers de la garde ne voudraient pas faire tort à un pauvre garçon de *café* comme moi.

—Ah! voilà comme vous êtes toujours! répond celle-ci avec humeur: c'est encore douze francs de perdus pour moi.

—Non, madame, reprend celui-ci avec une sorte de dignité, je vais vous les remettre à l'instant.

Et tirant de sa poche cette petite somme, il la donne à sa maîtresse, qui l'accepte, tout en continuant de grommeler contre ceux qui, dit-elle, ont la mauvaise habitude de dépenser leur argent sans en avoir. Pendant ce temps le grand maréchal avait tiré sa montre et l'avait présentée au garçon en lui disant:

—Tenez, mon ami, voilà ma montre, que je vous prie de garder jusqu'à ce que je me sois acquitté envers vous. Je vous remercie pour moi et surtout pour mon ami qui est là et qui doit s'impacienter, car nous avons affaire.

—Monsieur, je n'ai pas besoin de ce gage; j'ai la conviction que vous êtes de très-honnêtes gens.

—Oui, mon ami, reprit Duroc, vous n'aurez point à vous repentir de votre confiance. Et il rejoignit l'empereur.

Ils continuèrent de suivre le boulevard en pressant le pas, dans la crainte d'être suivis, et se dirigèrent du côté du passage des Panoramas, que Napoléon avait compris dans l'itinéraire de sa promenade. Chemin faisant, Duroc lui raconta les détails de l'incident qui les avait retenus; l'empereur en rit de bon cœur,

et s'extasia sur la générosité de ce garçon de café qui, sans les connaître, avait cependant *payé leur déjeuner*.

—Ce doit être un *enfant de Paris*, dit-il, je le parierais, car ils sont tous comme cela ; se livrant à leur premier élan, jetant leur argent à tort et à travers, à la tête du premier venu, sans réflexion comme sans regret. Ah ! c'est surtout en campagne qu'on peut juger ces gaillards-là ! Auraient-ils pour solde le traitement que je donne à mes maréchaux, qu'ils trouveraient encore le moyen de n'en pas avoir assez.

Six semaines environ s'étaient écoulées lorsqu'un matin, à son petit lever, Napoléon dit à Duroc :

—Je n'ai pas grand'chose à faire aujourd'hui : si nous allions nous promener un peu, tandis qu'il est encore de bonne heure.

—Sire, il fait bien froid ; et puis c'est aujourd'hui la veille de Noël, presque un jour de fête. Aux approches du jour de l'an, il y a toujours beaucoup de monde dans les rues qui avoisinent le Palais-Royal et sur les boulevards ; où Votre Majesté pourrait-elle aller sans risquer d'être reconnue ?

—C'est vrai, Duroc ; attendons à ce soir. A propos ! et l'affaire du café des *Bains Chinois*, qu'est-elle devenue ?

—Ma foi, sire, je suis honteux d'avouer à Votre Majesté que je n'y ai plus songé depuis ; j'ai même oublié de faire remettre au garçon qui nous a tirés de notre mauvais pas, le prix de la carte qu'il a soldée *pour nous*.

—Dites pour vous, reprit Napoléon avec vivacité. C'est mal, Duroc, c'est bien mal ; permis à moi d'oublier de pareilles choses, mais vous...

—Sire, je vais réparer cet oubli.

—Oui, certes ; aujourd'hui, à l'instant même, il le faut réparer dignement ; vous m'entendez !...

Il était dix heures du matin ; un valet de pied, auquel le grand maréchal avait donné des instructions précises, entra au café des *Bains Chinois*, et s'adressant à la maîtresse de la maison :

—Madame, n'est-ce pas ici que deux messieurs, vêtus l'un et l'autre de redingotes bleues, sont venus déjeuner un matin, il y a six semaines environ, et que, n'ayant pas d'argent...

—Oui, monsieur, répond la dame un peu troublée, car cet homme portait la grande livrée de la maison de l'empereur.

—Eh bien, madame, c'étaient S. M. l'empereur et monseigneur le grand maréchal du palais ; puis-je parler au garçon qui a payé pour eux ?

—Certainement... oui... monsieur...

La dame sonne et se trouve presque mal ; elle ne parle de rien moins que d'aller *se jeter à l'eau* si on ne lui permet pas de *se jeter aux pieds* de l'empereur ; le valet de pied, s'adressant au garçon, lui remet un rouleau de cinquante napoléons, et lui dit :

—Monseigneur le grand maréchal du palais m'a chargé de vous dire que si vous aviez quelque faveur

à solliciter pour vous ou pour quelqu'un des vôtres, il serait bien aise de pouvoir vous être utile.

Ce garçon s'appelait Dargens ; il se hâta de profiter des intentions bienveillantes du grand maréchal, qui le plaça dans la maison de l'empereur en qualité de valet de pied. Il ne tarda pas à gagner la confiance de Joséphine, qui le prit à son service particulier lorsque, après son divorce, elle se retira à la Malmaison, et, singulière destinée des hommes de ce temps-là ! il finit par entrer en 1814 au service de Wellington !...

Délicatesse et Probité unies à la misère.

M. X. voyageait en voiture sur une de nos grandes routes ; à quelques arpents d'un gros village où il avait l'intention de s'arrêter pour faire manger l'avoine à son cheval, il rencontra un pauvre vieillard qui, au moment où il passa devant lui, tendit son casque, en criant au voyageur : *Mon bon Monsieur, la charité, s'il vous plaît ?*

M. X. prend un trente sols dans la poche de son gilet, le jette au mendiant et continue sa route. Il n'avait pas fait cinquante pas qu'il entend crier derrière lui : " Eh ! Monsieur ! Monsieur !... — Ma foi, dit M. X. en lui-même, je lui ai donné ce que j'avais de monnaie dans ma poche ; s'il n'est pas content, j'en suis bien fâché." Et, sans faire plus d'attention aux appels du vieillard, M. X. fouette son cheval, qui prend une allure plus vive, et il ne tarde pas à atteindre le village où, comme nous l'avons dit, il avait le projet de s'arrêter quelques instants.

Quand M. X. crut que son cheval était suffisamment reposé, il donna l'ordre d'atteler, et il était sur le point de remonter en voiture, lorsque tout-à-coup un homme haletant, couvert de sueur, s'élança au-devant de sa voiture. Cet homme n'était autre que le mendiant dont M. X. avait, un quart d'heure auparavant, fait la rencontre sur la route. " Mais, enfin, mon ami, dit M. X. un peu impatienté, qu'avez-vous, que me voulez-vous ? Je vous ai fait la charité, je ne puis pas vous donner davantage. — Ce que je vous veux, s'écria le pauvre vieillard, en montrant à M. X. la pièce que celui-ci avait jetée dans son casque, ce que je vous veux ! Je veux vous rendre votre *louis d'or*, car bien sûr vous n'aviez pas l'intention de me donner une si grosse somme ! "

Voilà ce qui était arrivé : M. X. avait, sans y faire attention, passé sa monnaie et son or d'une poche dans l'autre, de sorte que, lorsqu'il voulut faire l'aumône au vieillard, il prit un *louis* au lieu d'un trente sous et le jeta sans regarder. Le pauvre mendiant, en voyant cette fortune tomber dans son casque, comprit tout de suite que le voyageur s'était trompé, et après avoir inutilement essayé de l'arrêter par ses cris, il prit, clopin clopant et le plus vite qu'il put, le chemin du village, supposant que le monsieur y ferait prendre un peu de repos à son cheval, et il arriva juste au moment où M. X. allait partir.

M. X. profondément ému, attendri et charmé de rencontrer tant de *délicatesse et de probité unies à tant de misère*, dit au vieillard, avec un accent où l'on sentait des larmes : " Mon ami, gardez cette pièce d'or, gardez-la, mon brave, elle est bien à vous. Dieu a voulu que je commisse cette erreur, afin de vous fournir, à vous, l'occasion de donner une preuve de votre probité, et de me procurer à moi le bonheur de vous en récompenser."

Bazar.

Le bazar fait dans la nouvelle bâtisse du Cabinet de Lecture Paroissial, après avoir duré toute une semaine, s'est terminé samedi, 14 courant. Chaque soir nous y avons vu se presser un nombre de visiteurs assez considérable, si l'on considère les circonstances; et certes, le zèle n'a fait nullement défaut du côté des Dames et Demoiselles patronesses du bazar : on doit être étonné de la somme assez ronde qu'elles ont réussi à réaliser. La recette a dépassé quatre cent cinquante piastres. Cette somme sera consacrée à acheter de nouveaux livres et autant que possible des livres nouveaux.

Honneur donc à tous ceux qui ont encouragé le bazar ! honneur et reconnaissance aux Demoiselles des Pensionnats de la Congrégation de Notre-Dame et du Sacré Cœur qui ont rivalisé de zèle et ont envoyé au bazar des articles confectionnés de leurs mains et qui excitaient l'admiration générale. C'est se faire l'écho de tous de dire que les visiteurs n'ont eu qu'à se louer de la manière dont le bazar a été conduit ; aussi quelle reconnaissance le Cabinet de Lecture ne doit-il pas à tous ceux et à toutes celles qui, de loin ou de près, ont voulu travailler pour une œuvre religieuse et patriotique ! Honneur surtout et reconnaissance aux Dames et Demoiselles qui ont bien voulu se mettre à la tête du bazar !

La Femme.

Il est un mot si plein de poésie
Qu'on ne le dit qu'avec le cœur.
Ce mot est tout de miel et d'ambroisie ;
Ce mot veut dire : amour, paix et bonheur.

Ce mot n'est beau que sur la terre pure
D'où le mensonge est à jamais banni ;
C'est le ruisseau qui n'a de doux murmure
Que sur les fleurs et sur le sable uni.

Laissez ce mot par qui tout s'illumine,
Vous qui mettez les sens avant l'esprit :
Il appartient à la langue divine,
Jésus est mort pour lui rendre son prix.

Ne dites pas que vous aimez la femme,
Lorsque votre œil ne voit que sa beauté.
L'amour veut plus ; l'amour est une flamme
Qui, pour vestale, aime la chasteté.

O compagne assidue, intelligente amie,
Trésor de bons conseils que Dieu prête ici-bas,
Ornement du foyer, complément de la vie,
Mes vers ne te tromperont pas.

Je ne profane point le don de poésie ;
Je veux que la vertu respire en mes accents ;
J'aime à brûler ma lèvre au charbon d'Isaïe
Avant de moduler mes chants.

Oui, je te chanterai, chef-d'œuvre incomparable
De grâce, de douceur, d'amour, de majesté,
Mes yeux ont découvert le secret admirable
De ton admirable beauté.

Tes yeux sont la lumière
Qui brille la première
Pour l'enfant au berceau,
Et, dans son court voyage,
Le phare qui présage
Le port à son vaisseau.

Ton sourire est rosée
Pour toute âme brisée
Sous le poids des douleurs.
Ta lèvre pure exhale
Une odeur virgineale
Comme celle des fleurs.

Ta main, que l'enfant presse,
Que son baiser caresse,
Et que l'epoux attend,
Est l'appui de tout âge
Et le canal d'usage
D'où l'Anémone descend.

Va, magnifique créature
Que Dieu créa pour lui,
Tige si charmante et pure
Dont il se fait l'appui.

Va, circule sur notre terre
Comme un air pur,
Et sois sous notre ciel sévère
Un point d'azur.

Que tout homme t'aime et t'honore,
Ange d'amour,
Et te retrouve pure encore
A chaque jour.

L'enfant te doit son innocence
Dans son berceau ;
Reste toujours sa providence
Jusqu'au tombeau.

Fais-toi la ressource abondante
Des malheureux,
Et la céleste confidence
Des cœurs pieux.

Qu'un parfum de vertus austères
Suive tes pas !
Que les larmes coulent sincères
A ton trépas !

Va, sois pour tout homme une étoile
Dans la terrestre nuit ;
Qu'il mette sans crainte à la voile
Quand la femme conduit.

HEBRARD.

Lecture et Concert.

Le 31 de ce mois, l'hon. T. J. J. Loranger donnera une lecture publique dans la salle du Cabinet de Lecture Paroissial.

Le 7 de février, il y aura un grand concert dans la même salle ; entr'autres morceaux, le *Stabat* de Rosini et la prière de Moysè.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT.

Prix de l'abonnement pour tout le Canada : \$2 par an ; \$1 pour six mois ; en dehors du Canada \$2 50c. par an.

L'abonnement est pour un an ou pour six mois et date du 1er Janvier et du 1er de Juillet. Tout ce qui regarde la Rédaction et l'Administration doit être adressé franco à MM. les Éditeurs de l'Echo du Cabinet de Lecture Paroissial, Boite 85, Bureau de Poste, Montréal.

On s'abonne également chez Plinguet et Cie., Imprimeurs.

Imprimé par Plinguet & Cie., 26, rue St. Gabriel.